

La volatilité du sujet: topographie de la migration chez Joël Des Rosiers

Pierre Ouellet

Resumo: Toda bibliografia é uma hidrografia, muito além de uma simples geografia: uma mecânica dos fluidos mais sutis, uma física ondulatória, uma ciência dos traços, dos caminhos do mar que ondulam depois desaparecem, uma *théorie du pontos*¹ bem mais que uma ciência do solo, do território, da terra firme. No prefácio do seu importante ensaio “migrações e culturas”, publicado em 1996, texto que abre suas *Teorias Caraïbas*, Joël Des Rosiers escreve: “Vivemos hoje na dispersão dos signos e na nostalgia de uma antiga selvageria. Mobilidade, deslocamento, a própria desordem, com o sentimento de uma autoctonia perdida e destruída pela modernidade”.

Résumé: Toute biographie est une hydrographie, bien plus qu’une simple géographie: une mécanique des fluides les plus subtils, une physique ondulatoire, une science des sillons, des chemins de mer qui sinuent puis disparaissent, une théorie du *pontos*, bien plus qu’une science du sol, du territoire, de la terre ferme. Dans Avant-propos: «migrations et cultures», texte qui ouvre ses *Théories caraïbes*, l’important essai qu’il publia en 1996, Joël Des Rosiers écrit: «Nous vivons aujourd’hui dans la dispersion des signes et la nostalgie d’une ancienne sauvagerie. Mobilité, déplacement, désordre même, avec le sentiment d’une autochtonie perdue et détruite par la modernité».

Cayes, cayennes, keys... la mer des Caraïbes semble remplie de cailloux. Comme si un énorme Petit Poucet y avait semé son chemin de pierres au large de la terre ferme pour pouvoir un jour retourner chez lui... Chez lui? En Afrique? En Europe? En Amérique? Les petits et les grands Poucets des Caraïbes ne savent plus trop d’où ils sont: leurs milliers de cailloux semblent semés dans tous les sens, traçant dans l’océan des chemins qui mènent vers tous les continents. Ils forment un «archipel», au sens étymologique du terme. L’Aigaion pelagos,

¹ Nota do Autor: a palavra *pontos*, de origem grega, não quer dizer “ponte” no sentido próprio (*pont* em francês); designa aqui os sulcos que deixa um navio, espécie de caminho fictício e efêmero que se desenha sobre o mar.

dans la Grèce antique, n'est pas un substantif mais un nom propre, un toponyme: il désigne la mer Égée, ce lieu de passage et de migration de l'ancien Monde où l'on allait d'une île à l'autre, traçant son chemin telle une ligne brisée entre les multiples points dont le dessin formait de loin ce qu'on appelle désormais un archipel, une «mer Égée» métaphorique, une étendue indéfinie ponctuée ici et là de petits ou de gros cailloux qui permettent de poser le pied comme lorsqu'on passe une rivière à guée. Le mot pelagos dénote «la pleine mer» et non la terre, si infime soit-elle – îlot, récif, caillou –, tout comme le mot pontos, d'ailleurs, désigne non pas le «pont», comme le mot français qui en découle, mais encore une fois la mer elle-même, la «haute mer», le «grand large». Ainsi le Pont-Euxin, l'Euxeinos Pontos, comme on appelait jadis la Mer noire, réputée dangereuse à la navigation du fait qu'elle était le plus souvent recouverte de brouillard et partout parsemée de récifs ou de hauts-fonds. L'adjectif eu-xeinos veut dire par antiphrase «hospitalière», mais il met en évidence le radical xeinos qui veut dire «étranger» ou «inconnu», comme dans xéno-phobie, idée à laquelle le préfixe eu, comme dans eu-phorie ou euphonie, ajoute une valeur positive... comme s'il pouvait être plaisant, agréable, réjouissant pour les marins de s'aventurer sur une mer étrange, étrangère, inconnue, parsemée d'obstacles en tous genres, cayes, cayennes, cailloux, qui provoquent normalement la peur, l'angoisse, l'effroi...

L'appel des îles

De la mer Égée à la mer des Antilles, du Pont Euxin à l'archipel des Caraïbes, il y a bien sûr une très grande distance, dans le temps comme dans l'espace, mais une même topographie ou une même géographie – une ponto-graphie ou une pélogo-logie, plutôt, un graphe tracé dans l'eau bien plus que sur la terre –, une même «signature fluide», une même «graphie aqueuse», une même «écriture marine» caractérise les deux lieux comme les deux époques qu'ils cristallisent. Dans son dernier livre, Caïques, le poète québécois d'origine

haïtienne Joël Des Rosiers, né dans un village appelé Les Cayes, écrit ceci, dès les premières lignes:

à mi-vie ouverte sur l'étendue
 toute cette eau ramassée sur ses plis
 la vie flambe comme rien
 et mes actes dans la mer puisés
 les îles me hèlent
 écriture de chaux dont on peint les berceaux
 l'immense dalle de la mer monte en moi
 probablement non loin des cayes
 où voguent les amers
 mon sang est du voyage
 seul
 mûrissant ma famine
 et lisant l'Écclésiaste²

Lisant l'Écclésiaste, certes – «Vanités des vanités, tout est vanité» ou, mieux encore, dans la traduction de Meschonnic, «Buées des buées, tout est buée», «Écumes d'écumes, tout est écume», dirais-je à mon tour –, mais lisant également La Divine comédie: «Nel mezzo del cammin di nostra vita / mi ritrovai per una selva oscura, / ché la diritta via era smarrita» («Au milieu du chemin de notre vie / je me retrouvai par une forêt obscure / car la voie droite était perdue»³). «À mi-vie ouverte sur l'étendue», donc, non plus sur la silve obscure, mais sur le pontos xeinos, la mer inconnue, où la «voie droite» est toujours perdue, car elle s'efface à mesure, écume sur écume, et semble toujours sinueuse, tortueuse, comme le sillon du navire qui fend les eaux d'une île à l'autre, d'où le fait que le mot pontos désignera bientôt le chemin d'eau ou le sillon marin des barques et des bateaux, annonçant l'usage qu'on fait aujourd'hui du mot «pont», chemin par-dessus l'eau plutôt qu'à travers la mer. «À mi-vie» dans «cette eau ramassée sur ses plis», écrit donc Joël Des Rosiers, dans cette mer repliée sur ses rides, pourrait-on dire aussi, au mitan de l'âge où «la vie flambe comme rien» – vanité des vanités, buée des buées, flamboiements sur les

² Joël Des Rosiers. *Caïques*. Montréal: Triptyque, 2007. p. 15.

³ Dante. *La Divine comédie. L'Enfer*. Trad. de Jacqueline Risset. Paris: Flammarion, 1985. p. 26.

vagues des reflets les plus vains –, où apparaît alors, «à l’instant d’écrire», en une «écriture de chaux dont on peint les berceaux», les commencements, les origines, les naissances, «l’immense dalle de la mer [...] non loin des cayes où voguent les amers», l’immense pierre tombale de l’océan naufrageur, partout mortifère, rempli de récifs et de cailloux, ces «îles qui me hèlent», dit-il encore, sentant cet appel jusque dans son sang: «mon sang est du voyage», conclut-il, le sang de sa naissance comme celui de sa mort, naufragé au milieu de ses origines mêlées, remontées telle une dalle du fond des eaux les plus profondes: «mes actes dans la mer puisés», écrit-il, ces actes de naissance comme ces actes de décès qu’à mi-chemin de sa vie on peut voir, revoir et prévoir avec plus d’acuité que jamais.

Toute biographie est une hydrographie, bien plus qu’une simple géographie: une mécanique des fluides les plus subtils, une physique ondulatoire, une science des sillons, des chemins de mer qui sinuent puis disparaissent, une théorie du pontos, bien plus qu’une science du sol, du territoire, de la terre ferme. Dans «Avant-propos: migrations et cultures», texte qui ouvre ses *Théories caraïbes*, l’important essai qu’il publia en 1996, Joël Des Rosiers écrit: «Nous vivons aujourd’hui dans la dispersion des signes et la nostalgie d’une ancienne sauvagerie. Mobilité, déplacement, désordre même, avec le sentiment d’une autochtonie perdue et détruite par la modernité»⁴. Une telle sauvagerie trouve son lieu de prédilection dans cette mer noire ou ce pontos xeinos, étrange et inconnu, rempli de cayes et de caïques, qui tient lieu pour lui de la sylve obscure de Dante Aliegheri. Négritude du lieu, donc, au sens étymologique du mot: «Une des plus célèbres tribus de cavaliers nomades [de l’antiquité] s’appelait les Nigritai ou Nigritiens», nous rappelle l’auteur, «la beauté de leur peau noire, ajoute-t-il, est à l’origine du mot latin niger, lequel étymologiquement a donné le mot negro», puis le mot «nègre», mais «le nom des Nigritai lui-même, poursuit-il, vient d’une racine sémitique, ‘ngr’, qui

⁴ Joël Des Rosiers. *Théories caraïbes*. Montréal: Triptyque, 1996. p. xv.

signifie ‘l’eau qui coule dans le sable’⁵, d’où les noms du fleuve Niger ou des cataractes du Niagara, d’où aussi le verbe français nager, tous issus de la même racine. Un fleuve nègre jette ainsi son pontos obscur d’un continent à l’autre de la planète, de cayes en cayes, de cailloux en cailloux, d’où vient cette «théorie» d’hommes en migration dont la Caraïbe se sera peuplée en un nouveau commencement du monde: les navires négriers qui auront transporté le sang obscur d’un amer à l’autre, de haut fond en haut fond – «mon sang est du voyage / seul / mûrissant ma famine», écrit le poète –, seront devenus l’Arche plurielle d’un autre commencement, d’un Nouveau monde où la liberté sera peu à peu reconquise, non plus sur une terre ferme, un sol stable, un territoire bien circonscrit mais, encore une fois, sur un pontos, un pont de mer, sur un «ngr», «une eau qui coule dans le sable», sur un archipel, une mer semée d’îles, bref, sur une «hydre» ou un polype aux mille tentacules, comme on imagine Neptune ou Poseidon, non pas sur un tertre, un tumulus, une acropole, où règne un Zeus omnipotent.

Le défilé des mots

Ce détour par le monde grec, auquel Joël Des Rosiers lui-même a si souvent recours pour parler de la Caraïbe, qui en paraît pourtant si éloignée, n’est bien sûr pas innocent, comme en témoigne l’usage qu’il fait du mot théorie, proche de son étymon hellène, pour désigner non seulement l’acte de «percevoir» ou de «concevoir» mais aussi et surtout l’action de «voyager pour voir le monde», rappelle-t-il, non seulement le fait de «regarder un spectacle», celui du monde et de la terre, mais aussi l’activité, plus essentielle et plus originelle, de «participer à une fête», celle du cosmos ou de l’univers – d’où l’idée de «procession», de «défilé», de «groupe d’hommes en mouvement» dans une délégation de ville en ville ou d’île en île. La theôria caribéenne, telle que l’envisage l’auteur de Caïques, est cette lente et longue migration des hommes qui

⁵ Ibid., p. 193.

«coulent comme une eau dans le sable» ou qui «sillonent les mers tel un navire», non seulement pour voir le monde ou le contempler en un spectacle mais pour y jouer et y participer comme à une fête, parfois tragique, souvent sacrificielle, où tout est en mouvement, motions et émotions indivisibles. «Mobilité, déplacement, désordre», comme on l'a vu plus haut, bien plus qu'implantation ou installation au cœur de la Cité, dans l'ordre de la Polis, constituent l'initiale condition de l'homme nouveau, dont l'être est tout d'abord un apparaître: une venue, une survenue, on ne sait trop d'où, de la mer ou de bien d'au-delà. On vient au monde, on vient au jour (de quel néant ou de quelle nuit?) avant d'y être pour de bon, d'y perdurer, d'y demeurer (sans pouvoir rester en place, s'y déplaçant continuellement, allant et venant, toujours en partance ou en revenance, ne se fixant à aucune Loi stable qu'incarne telle ou telle Polis, île flottante sur l'océan). Le verbe latin migrare ne désigne pas seulement «le changement de places», le «transport d'un lieu à l'autre», mais également l'acte d'«enfreindre», d'«outrepasser», de «transgresser», comme dans toute fête au sens fort, qui possède un aspect sacré et sacrificiel, où s'exprime «la dispersion des signes [...] d'une ancienne sauvagerie», écrit Des Rosiers, qui ajoute: «La théorie sacrée des Caraïbes, plus belle que de coutume, frappe aux portes emmenant leurs victimes taïnos en offrandes».⁶

Mentionnons que pour le poète la Caraïbe elle-même est une «théorie d'îles»: un défilé de cayes ou de cailloux, du plus gros au plus petit. «En effet, dit-il, l'archipel des Antilles épouse l'ordre géographique d'îles dont la superficie décroît régulièrement, de Cuba à la Grenade»⁷, telle une ligne sinueuse en pointillés, un pontos qui se perd peu à peu dans la profondeur des eaux. Il cite pour illustrer cette belle graphie aqueuse le vers de Francis Ponge: «le sol enfonce ses couteaux terreux dans la mer» – comme si les racines de l'homme étaient des lames au sens maritime du terme, des vagues de sang qui

⁶ Ibid., p. xv. Les Taïnos sont les premiers habitants d'Haïti, chassés ou exterminés par les conquérants.

⁷ Ibid., p. 188.

battent au cœur des océans et sur tous les rivages du monde –, affirmant aussitôt que «côtes, anses, baies, cayes, îles, archipels... nous permettent de trouver notre salut en nous dépouillant toujours plus de nos illusions» dans la mesure où «personne ne sort vivant de la masse marine»⁸, conclue-t-il. Il cite aussi cet autre vers, de Bernard Noël cette fois, «Nous avons dans la tête une île errante et c'est un dé qui roule vers la chance», qu'il commente à sa manière en écrivant que, «dans ce monde instable, morcelé, tourbillonnaire, île errante que quelque feu incertain emporte, la poésie dans sa nudité inscrira l'extériorité de l'Autre»⁹, l'extranéité de chacun, dirais-je, qui vient toujours d'ailleurs, de plus loin que son lieu natal, puisque la langue et la mémoire qui l'accueillent en ce bas monde lui viennent d'infiniment plus loin que le lieu où il naît, comme en témoignent les longues dérives étymologiques de mots dont le poète aime suivre le cours sinueux vers les amonts les plus anciens, comme c'est le cas du mot Métis, qu'il fait remonter aux dieux de la Grèce antique: «Métis est le fils de Zeus et d'Ouranos, assassiné par son père parce qu'il lui avait dérobé la connaissance. Cet infanticide est la punition réservée à toutes les figures de l'instable, de l'interlope, de l'hybride [...] Pourtant, l'homme ne peut se représenter le monde que sur ses bords, zone frontière, lieu de passage, frange et limite».¹⁰

Malgré les risques, malgré l'interdit, malgré la menace qui pèse sur lui de l'exclusion ou du sacrifice, l'Homme-Caraïbe affronte le beau désordre des bords et des franges, allant de Charybde en Scylla, de Turcs en Caïques, dirais-je, ces archipels rocheux situés au nord de la mer des Antilles. On n'accoste pas sur une île inconnue: on y fait naufrage, on s'y échoue... On ne l'aborde pas: on s'y heurte comme à un écueil... Ce fut le cas, bien sûr, de ce grand pont d'hommes

⁸ Ibid., p. 197.

⁹ Ibid., p. 67.

¹⁰ Ibid., p. 197. Déesse plutôt que dieu, Métis est en fait la première femme de Zeus, dont le premier fils qu'elle devait lui donner était censé, selon un oracle de Gaïa, chasser de l'Olympe son illustre père, de sorte que Zeus avala Métis, mais, pris d'un violent mal de tête, vis sa tempe trouée par Héphaïstos, d'où sortie Athéna toute armée et casquée (voir Joël Schmidt, *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*. Paris: Larousse, 1998. p. 137).

venus d’Afrique, de ce long fleuve continué depuis le sable jusqu’au cœur des océans où il a tracé son obscur sillon, son pontos de sang noir, suggère Des Rosiers, avant de se fracasser sur les cayes et les cayennes d’Outre-mer. L’esclavage fut cet écueil, ce brisant sur lequel l’homme s’est d’abord rompu, avant de se reconstituer peu à peu dans son humanité:

et la mer nous fut refusée
 aucune incitation à retirer
 les nègres de la culture de la terre
 pour en faire des navigateurs
 et confinés dans leur île
 ils ne seront pas de dangereux voisins¹¹

écrit le poète dans *Caïques* pour dire combien l’île peut être une geôle dès lors qu’elle n’est plus cette «île errante» ou cette «ex-île» dont il parle dans *Théories caraïbes*, ce «dé qui roule vers la chance» comme le caïque sur le rouleau des vagues vers un ailleurs que seul le poème découvre: «tout panacher dans un frôlement diffus, écrit Des Rosiers, une graphie désespérée, parodique et futile, une entreprise périlleuse aux lignages du corps et de la culture: une danse d’ex-île au bord des larmes. La joie!»¹²

Île, ex-île, les cayes sont des caïques, les quais ont des quilles et les rochers ont des voiles qui nous mènent au large: le lieu de naissance, ces cailloux où naît le poète, en ce lieu-dit Les Cayes, proche du mot Cayenne, comme l’auteur nous l’a déjà montré dans *Vétiver*, son livre précédent, le lieu natal, dis-je, est un point de départ plutôt qu’un point d’ancrage. Toujours, un caïque est à quai parmi les cayes, transformant toute île en un ex-île, tout esclave en un homme libre, toute geôle en une yole, tout parc en une barque... Des Rosiers dit: en «jardins de sargasses», en «cyclones désirés»¹³. Si le mot caïques, dans sa proximité avec le mot cayes, désigne bien l’un des groupes d’îlots rocheux qu’on trouve, avec le Turcs, au nord

¹¹ *Caïques*, op. cit., p. 31.

¹² *Théories caraïbes*, op. cit., p. 69.

¹³ *Ibid.*, p. 71.

d'Haïti et au large de Cuba, son étymon turc, qayiq «désigne une petite embarcation légère à voiles ou à rames», précise l'auteur au début de son recueil: l'île flottante, errante, comme les dés qui roulent et jamais n'abolissent le hasard, trouve là son expression la plus juste et la plus dense, les cayes et les îles étant fondamentalement caiques et ex-îles, emportement cycloniques vers les sargasses du temps et de l'espace, plutôt qu'emprisonnement à vie dans l'insularité des villes et des cités, serait-ce celle des Cayes où le poète est né.

Un monde amphibie

Dans «L'archipel des écrivains» – dont Des Rosiers donne à l'un des passages le titre suivant: «Les îles n'existent pas» –, il écrit:

Terres ceintes. Beaux mensonges à la surface de la mer. Corps instable entre liquide, solide et gazeux, l'île est un mot qui hésite, un mot qui flotte dans la lumière, une transparence, une résonance de l'air. Plutôt une parole-lumière. [...] Une ombre mélancolique sur le bleu partout et au dedans. Un mot qui peut sombrer.¹⁴

Comme l'Aigaion pelagos, qui a donné le mot archipel, et le pontos, qui a donné le mot pont, ne désignent en fait rien de ferme ni de stable, mais la mer elle-même dans ses sillons et ses passages souvent secrets et périlleux, fluides et volatiles; comme le nigrитай original ne renvoie pas tant à la couleur plus ou moins fixe et pérenne de la peau qu'à cette «eau fluviale qui coule continuellement dans le sable»; comme les qayiqs turcs ne dénotent pas tant les îlots rocheux de la mer des Antilles que les barques légères qui vont d'une île à l'autre... la «théorie» caribéenne est le défilé ou l'incessante procession de l'ex-île où s'exprime la grande migration des hommes dans l'étendue comme dans l'histoire, leur «mobilité», leur «déplacement», leur «désordre même», dirait Des Rosiers, au sein de ce «voyage pour voir le monde et participer à ses fêtes» – selon le

¹⁴ Ibid., p. 71-72.

sens propre du mot *theôria* –, empruntant le *qayiq*, dit le Turc, le *nrq*, dit l’Hébreu, le *pontos*, dit le Grec, soit la barque, le fleuve et le sillage, fluides, instables, sinueux, pour vivre, bien plus que pour observer, le grand cérémonial de l’apparaître et de l’expérience, bien plus que le seul spectacle de l’être ou de l’existence. Un «pointillé d’îles», une «théorie de caïques», un «fleuve de nigritiens dans le creux des sables et le fond des mers», une «noirâtre ponctuation»¹⁵, écrit le poète, voilà l’étrange topographie de la migration des âmes et des corps, des peuples et des mots, du sens et du sang, des mythes et des mondes – cette «graphie désespérée, parodique et futile», écrit-il ironiquement –, dont on doit aujourd’hui tenir compte pour comprendre où nous en sommes, «à mi-vie ouverte sur l’étendue», au milieu de «toute cette eau ramassée sur ses plis», comme dit l’incipit de *Caïques*, au tournant d’un chemin qui est un sillon entre les îles errantes, un *pontos* sur le *xeinos*, un saut ou un sursaut dans l’inconnu, une navigation *xénophile*, dit Des Rosiers¹⁶, soit au moment où, «à mi-chemin de l’origine et du monde»¹⁷, écrit-il encore, on se pose, à l’instar de Rimbaud, l’inévitable question des «migrations plus énormes que les anciennes invasions».¹⁸

Où? Voilà la question. Celle qu’on pose au poète dans un entretien intitulé «Du Niger au Niagara», ce fil noir qui va des Nigritai à la Négritude, entre lesquels tout se métisse et se panache: «je suis un homme de l’île, répond-il, c’est-à-dire un homme de la singularité. Être né sur une île, c’est à la fois un privilège et un appel toujours redondant, inlassable, vers l’ailleurs», poursuit-il avant de conclure: «Je crois que l’homme des îles, c’est un homme de passage»¹⁹. Ce n’est pas sur n’importe quelle île, toutefois, qu’il est venu au monde. Une île singulière, certes, mais faite d’une multiplicité d’îlots: «Je suis

¹⁵ *Caïques*, op. cit., p. 30.

¹⁶ Voir le chapitre I de *Théories caraïbes*, intitulé: «Xénophilie (Gloses pour autrui)», op. cit., p. 1.

¹⁷ *Ibid.*, p. xvi.

¹⁸ Passage des *Illuminations* cité en épigraphe à l’«Avant-propos» de *Théories caraïbes*, op. cit., p. xiii.

¹⁹ *Ibid.*, p. 187.

né aux Cayes», rappelle-t-il, «les cayes sont des îles basses, des bancs de corail, des rochers qui découvrent la mer. Ce sont des lieux fragiles, amphibies comme pour souligner ma double appartenance à la terre et à l'eau»²⁰. Voilà en quoi Joël Des Rosiers peut dire au sens propre et au sens figuré: «je suis un métis», à la manière de Rimbaud clamant «Je est un autre», un mixte de terre et d'eau, de cayes et de caïques, de fleuves et de sables, un Nigritai au sens propre, un cavalier des mers qui chevauche les vagues et les récifs, un archipel dans l'archipel, une mer de passages et un passage de mers, une théorie de moi, de soi, d'autrui, un défilé d'îles, d'îlets, de bancs de corail, bref, un lieu réel, aussi concret que la vie, mais partout envahi par les fictions les plus vraies, les migrations, les invasions, les illuminations les plus énormes, dirait Rimbaud, qui font dire au poète de Caïques, de Savanes et de Tribus: «Comme le mot île, notre identité est instable, précaire, cependant intense d'une conscience du lieu, du paysage, des odeurs, une façon non réductible de sentir et d'exister».²¹

On ne naît pas nulle part ni n'importe où, mais notre naissance est multiple. On naît au pluriel: aux cayes, par exemple, entre la terre et l'eau, dans l'élément amphibie qui fait que le divers l'emporte sur l'unique, l'hétérogène sur le même, la migration des caïques se mélangeant à l'invasion des cayes, terre et mer s'envahissant mutuellement dans cette naissance en archipel qu'est toute vie d'homme, toute théorie d'êtres parlant, nageant, marchant, perpétuellement migrant d'une île à l'autre de leur parole... Des Rosiers écrit:

J'appelle théories caraïbes le groupes d'hommes en larmes, nègres marrons affolés d'amour qui, d'une rive à l'autre, jettent leur langue nationale dans l'eau salée, dans la bouche ouverte, sans fond, de l'abysse. 'Voilà notre patrie', disent-ils, dans le patois des colonies. Parole d'eau salée, étrangère à la langue et comme incantatoire, qui ne cesse de la rendre plus profonde, à mi-chemin de l'origine et du monde.²²

²⁰ Ibid. C'est moi qui souligne.

²¹ Ibid., p. 72.

²² Ibid., p. xvi.

Paroles en archipel

La langue du poème, la langue des îles, la langue caraïbe n'est pas une langue nationale, ni non plus transnationale, comme on se plaît à le dire aujourd'hui, et encore moins globale, mondiale, universelle, comme on l'a cru trop longtemps, faisant abstraction «du lieu, du paysage, des odeurs», des «façon[s] non réductible[s] de sentir et d'exister», dirait Des Rosiers, mais une langue archipellique, une langue plurilocale, qui existe en plusieurs lieux et plusieurs états, îles ou haute mer, cayes ou caïques, ngr, pontos, aigaion pelagos. Multi-insulaire – pluri-singulière, dirait Jean-Luc Nancy²³ –, elle préserve à la fois le dedans intime dans le cœur de chaque île et l'extériorité radicale du xeinou ou de l'étranger dans l'étendue océane remplie de passages et de sillages entre les milliers d'îles qui mènent au loin, toujours plus loin, au-delà même des limites de l'archipel: «le livre des îles s'offre à notre regard et il faut y plonger pour découvrir ces lieux tangibles en leur vertu histrionique de dédoublement»²⁴, écrit le poète, sachant que la tangibilité du lieu, sa tactilité, même, n'entraîne pas un enracinement dans l'unique, comme lorsqu'on dit qu'on touche terre et s'y ancre, mais favorise au contraire – par la vertu poétique de la parole qu'on y tient, toujours plus ou moins histrionique, plutôt qu'historique, plus joueuse, théâtrale, fictionnelle que simplement factuelle, à l'instar des cayes, d'ailleurs, ces «beaux mensonges à la surface de la mer», qui trompent sur leur identité, toujours amphibie, proche de la duplicité et de l'ambiguïté, bref, du «dédoublement» –, favorise et encourage, dis-je, l'acte de tendre la main et de toucher au loin, au-delà de soi, «l'extériorité même de l'Autre», l'Euxeinou pontos, la mer heureusement inconnue où notre passage tisse de loin en loin ses archipels. Joël Des Rosiers nous le rappelle à chaque page: «la migration des signes culturels, leur flux et leur reflux au-delà de l'archipel, nous rassurent que nos voix résonnent, en performance suprasyncrétique, jusque dans les confins.»²⁵

²³ Voir Jean-Luc Nancy, *Être singulier pluriel*. Paris: Galilée, 1996.

²⁴ *Ibid.*, p. 75.

²⁵ *Ibid.*